

CONSOLATION

*Pourquoi viens-tu chanter souvent
Petit oiseau, sur ma fenêtre
Pourquoi viens-tu chanter gaîment
Ton chant si doux qui me pénètre.*

*Que veut donc dire ta chanson ?
Quels sont les mots de ta romance ?
Oh ! dis-le moi, joyeux pinson ?
Dis-le moi plein de confiance ?*

*Es-tu le messager secret
D'une charmante demoiselle ?
Ou bien es-tu, joli pauvre,
D'un tendre nid l'espoir fidèle ?*

*Viens-tu me demander du pain ?
Pour tes petits, qui, sans mon aide,
Mourront certainement de faim,
Ou bien viens-tu mettre un remède*

*A ma blessure... qui brûlait
Mon pauvre cœur plein de tristesse.
Mais ton chant, heureux oiseau,
N'est pas celui de la détresse.*

*Tu courais dans le bonheur,
Sans la garde la plus naïve,
Et le ci l lance le malheur
Hors de ton nid, loin de ton aile.*

*Ton refrain n'est pas un soupir,
C'est une note plus joyeuse,
Qui dit : Espère en l'avenir,
Là-haut la vie est plus heureuse.*

*Je t'ai compris, beau messager,
Tu viens du ciel pour me redire
Que je ne suis qu'un passager
Et que les cieux sont mon empire.*

*Oh ! reviens alors bien souvent,
Reviens adoucir ma tristesse
Et changer mon malheur présent
En un espoir plein d'allégresse.*

JOSEPH-A.

Montréal, mai 1896.

"LE ROYAL WILLIAM"

Quand une erreur ou un trait d'ignorance s'est introduit dans les livres d'histoire, il faut un siècle de combats pour l'en extirper. Telle est la légende de la navigation à vapeur, qui dit : "Napoléon refusa de croire aux mérites de l'invention de Fulton."

Considérons d'abord que l'idée d'appliquer la vapeur à la navigation n'était pas neuve lorsque Robert Fulton s'en empara. On avait jadis tenté, en France, de la réaliser, et cela avec assez de succès. Le malaise qui régnait dans les hautes classes aussi bien que dans le peuple du royaume, paralysa sans doute les tentatives et les essais du nouveau moteur ; puis 1789 arriva avec sa suite de dix années de troubles, de massacres, de révoltes, de trances, de guerres, etc. C'en était assez pour mettre en oubli une chose encore si peu perfectionnée et pas du tout pratique. Il ne manquait pas d'hommes, néanmoins, qui disaient : "De même que les machines à vapeur font un bon service en actionnant les pompes qui épuisent l'eau des mines de charbon ; et voyant d'autre part que ces machines tirent, à l'aide d'une chaîne enroulée sur un tambour, de pesants chariots placés sur des lisses de bois ou de fer, il est à présumer qu'on en viendra à faire mouvoir des bateaux par le même moyen." Cela se répétait dans les conversations, alors que Fulton était encore au berceau.

Notre Américain s'adressa au Directoire (1796) pour être mis en état de construire un engin de guerre qu'il appelait *torpedo*, et qui devait transporter entre deux eaux des boîtes remplies de poudre destinées à faire explosion sous la quille ou le flanc des navires. Barras et son gouvernement le rebutèrent. Bonaparte était en Italie. Fulton se retourna vers deux ou trois autres puissances qui éconduisirent, avec une touchante unanimité, ce génie destructeur.

Celui-ci, voyant qu'on ne prêtait pas l'oreille à ses projets belliqueux, se mit à étudier l'application de la

vapeur à la conduite des vaisseaux, persistant, néanmoins, à regarder sa torpille comme une invention supérieure.

Vers 1801, Bonaparte, qui venait de monter au pouvoir, lui accorda des fonds pour faire des expériences de torpilles à Brest et au Havre : elles n'eurent aucun résultat efficace.

Fulton déposa ses boîtes et reprit la machine à feu. Des particuliers lui vinrent en aide. Une embarcation de son modèle se promena trois ou quatre fois le long des quais de Paris. C'était en 1803, en pleine paix européenne. L'inventeur s'adressa au premier consul sans parvenir à se faire écouter, voici comment :

Depuis sept ou huit ans, il pétitionnait et "ne cessait de prier". Aux yeux des gouvernements, il passait pour un rêveur et un brouillon. Sa dernière demande à Napoléon était comme s'il eût fait la gageure de se rendre impossible, car il y déclarait formellement que son mécanisme à vapeur était surtout approprié aux fleuves de l'Amérique et non pas à la France, attendu, ajoute-t-il, que celle-ci possède des moyens de transport par eau préférables à ce qu'il propose. C'est assez claire, comme on voit. Il ne fut pas question, d'ailleurs, de la possibilité d'employer la vapeur sur mer et de procurer ainsi au gouvernement français ce qui lui manquait pour envahir l'Angleterre. L'idée de Fulton était à cent lieues dans les terres, c'est-à-dire dans les cours d'eau de tous genres qui sillonnent les continents. Il voulait doter les États-Unis d'un mode de navigation intérieure en rapport avec leurs besoins, surtout en ce qui regarde les longues distances d'un endroit à un autre. Il le dit, le répète et ne s'écarte pas de ce sentiment.

L'Académie des Sciences ne se prononça point contre le projet, quoi qu'en aient dit plusieurs écrivains. Elle n'eut connaissance du mémoire de Fulton que par la rumeur publique.

Arrivant ensuite la rupture de la paix d'Amiens, Napoléon établit le camp de Boulogne (1805) afin de préparer une descente en Angleterre. Fulton traversa la Manche, offrit sa torpille aux lords de l'Amirauté, échoua dans les épreuves qu'on lui fit subir et recommença l'étude de son bateau. Il en était là quand un Américain l'induisit à repartir pour les États-Unis et se chargea des frais de l'installation des machines dans la coque d'une vieille goélette. C'est ainsi que Fulton se risqua sur la rivière Hudson (1807) remportant son premier succès par celle de ses inventions qu'il semblait le moins priser.

Deux ans plus tard, un joli bateau, construit par M. Molson, à Montréal, naviguait sur le Saint-Laurent entre Montréal et Québec, offrant aux passagers bon lit, bonne table et tous les comforts du salon,

Du jour où la navigation à vapeur abordait le Saint-Laurent, il va sans dire qu'elle avait à lutter contre un fleuve plus vaste que tous les autres, et l'expérience de cet art devait s'y développer dans une mesure bien au-dessus des pratiques suivies dans les rivières ordinaires, aussi le premier bateau à vapeur transatlantique fut-il un navire canadien—le *Royal William*.

Après 1807, Fulton ne sollicita plus en Europe. Pourquoi accuser d'indifférence à son égard les Français plutôt que les autres peuples ? Napoléon a fait plus pour encourager cet homme que tous les souverains réunis : il l'a secouru dans ses jours les plus difficiles, tandis que le gouvernement de Washington a tendu une main secourable seulement lorsqu'il a constaté la réussite de l'entreprise.

Au milieu des complications du blocus continental (1807-1814), ni l'Amirauté anglaise, ni les alliées de la Grande-Bretagne ne songèrent à faire usage des boîtes ou des bateaux de Fulton contre Napoléon. Il est singulier que l'on reproche à celui-ci un manque de coup d'œil en cette matière, alors que ses ennemis étaient eux-mêmes si pauvrement dotés sous ce rapport.

Les écrivains ne s'en sont pas tenus là : il leur fallait couronner un chapitre d'inexactitudes par un trait de haute fantaisie, et voilà comment il nous disent que, en 1815, Napoléon, se rendant à Sainte-Hélène, remarqua la fumée d'un bateau à vapeur à quelque distance de son propre navire et observa que cette

invention "eût pu changer la face du monde s'il avait su la comprendre."

Comment Napoléon, ou n'importe qui, aurait-il vu un *steamer* sur l'Atlantique alors que cette chose n'existait pas ? Le *Royal William* ne croisa la route suivie par le *Northumberland*, en 1815, dans sa marche vers Sainte-Hélène, que dix-huit ans plus tard.

Napoléon savait très bien que les rivières des États-Unis et du Canada comptaient une douzaine de bâtiments conduits par la vapeur, mais personne n'en avait encore lancé aucun sur la mer et l'on peut affirmer que cette dernière idée paraissait absolument inexecutable.

Si encore on pouvait dire que "le grand captif" voulait parler du *Savannah*, mais non, puisque la traversée de ce navire eut lieu en 1817. Ce fut un voyage à la voile, sauf que, pour faciliter la manœuvre dans les ports, ce brick était muni d'un mécanisme à vapeur. Il alla de la Caroline du Sud en Angleterre sans utiliser ses feux sur l'océan.

Benjamin Sulte

(La fin au prochain numéro)

FILS DE BRAVE

C'est jeudi. Trois heures de l'après-midi tintent au petit clocheton de l'église du village. Il tombe des cieux embrasés une chaleur lourde qui rend le moindre souffle d'air brûlant comme celui qu'on respire autour d'une forge en feu. Tous les paysans, à l'exception des malades, sont au champs, car la récolte ne doit pas attendre, et c'est à la campagne surtout qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce qui peut être fait la veille. Malheur aux imprévoyants ! Ils auront à se repentir de leur négligence quand la bise sera venue.

Les enfants ont imité les parents. Ils ont abandonné la maison qui ne leur offre aucune récréation, pour aller par petites bandes courir les bois et la plaine. Seul, le jeune Martial, le fils de Grégoire, le facteur rural, est demeuré au village. Le brave enfant, qui n'a pas plus de dix ans, a préféré rester devant son habitation, et là, assis à l'ombre sur la pierre du seuil, il lit, ou plutôt il relit le beau livre que son oncle lui a envoyé de la grand-ville, au jour de l'an, pour ses étrennes.

N'allez pas croire au moins que Martial n'aime point les jeux et veuille faire hypocritement son petit savantasse ! Comme ses camarades, il ne déteste nullement les amusements de son âge ; mais son intelligence précoce lui fait comprendre qu'il est plus agréable de s'instruire quand la chaleur grille la terre, que d'aller sautiller dans la campagne incendiée. Il fera les gambades doubles lorsque le soleil ne sera plus aussi vif.

En attendant, il lit, s'interrompant parfois pour jeter un regard sur Philomène, une fillette de trois ans que sa mère, leur voisine, lui a confiée pendant qu'elle allait visiter une parente malade dans une ferme éloignée. Un silence profond tient toute la rue, coupé seulement par les cris de la petite Philomène, qui joue avec des chiffons, les mains et la figure déjà salies par la terre qu'elle arrache avec ses ongles aigus.

Il y a une demi-heure environ que les deux enfants sont là, absorbés l'un dans sa lecture, l'autre dans ses jeux, quand tout à coup un bruit lointain fait lever la tête à Martial. Il écoute, essayant de deviner ce qui se passe, et soudain il perçoit distinctement ce cri sinistre en sa signification :

—Le chien !... le chien !...

Brusquement, du bout de la rue, débouche un méchant chien roquet, courant à toutes pattes, la langue pendante et de l'écume aux babines. L'enfant a compris : c'est un chien enragé que l'on poursuit. Subitement, il s'est levé, et son premier mouvement a été de pénétrer dans sa maison, où il sera à l'abri. Mais une pensée, rapide comme un éclair, l'arrête. Philo-